

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice CHAPPAZ

Echos de la journée Chappaz :  
Un adieu. Les morts au monde

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94a, p. 68-71  
Numéro spécial centenaire « Cent ans d'Echos »

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# Un adieu

## Les morts au monde

par Maurice Chappaz

Je vais recevoir vos questions.

Je n'oserais répondre si l'on attend de moi des avis indiscutables, des solutions, une expérience qui s'imposerait immédiatement.

Plus de 60 ans nous séparent.

Il y a une fin

et il y a un commencement.

Il y a vous et moi.

Chaque matin en m'éveillant je lis des poèmes.

Ces jours je reprends une sorte d'hymne, «East Coker», juste et peut-être terrible d'un grand poète anglais Eliot. Sur l'âge, sur la sagesse en miettes comme les maisons.

Le premier et le dernier vers disent ce qui nous concerne, vous et moi :

*En mon commencement est ma fin*

*En ma fin est mon commencement*

Ces mots qui plaquent comme un proverbe ont plusieurs sens.

Je n'ai pas fini d'interpréter et de creuser.

Et les vieux, ajoute Eliot, doivent être des explorateurs.

Il n'y a qu'une sagesse aussi : l'humilité.

Alors la question qui surgit serait-elle celle-ci : qu'est-ce qu'on peut apprendre et voir dans les fins de vie entre 80 et 90 ans...?

La jeunesse s'est envolée.

Quelle est l'autre intensité ? quel est le vide qui devient connaissance ?

Qu'est-ce que cet abandon de tout ce que vous avez pour atteindre ce que vous n'êtes pas ?

C'est là-dedans que je tâtonne.

Vous imaginez votre avenir - j'imagine ce qui s'y cache.

Je me rappelle avoir voulu noter les dernières semaines, jusqu'aux derniers instants de deux hommes dont j'avais particulièrement apprécié la vie :

mon oncle Maurice Troillet

mon beau-père Edmond Bille.

Je me souviens encore d'avoir tenté de ne pas perdre gestes, paroles, visages de vieilles dames, mes tantes ou une de leurs cousines.

(Je ne ferai pas allusion ici à Corinna, c'est trop grand et même de plus en plus près).

Je m'attarde. Je revois cette cousine trop âgée, oh ! mon âge actuel...

J'entre dans sa maison, je m'assieds en face d'elle. Silences - regards. Puis comme lorsqu'on erre dans la montagne, elle me désigne des tableaux, de grandes photographies au mur, son mari et son fils disparus avant elle.

- Je leur parle et ils me parlent.

Quelle paix j'ai ressentie dans mon cœur !

Oui, c'est la réponse à toutes les questions.

Elle entrait, cette vieille Dame, dans ce qu'elle n'était pas encore.

Eh ! me direz-vous, ceux qui sont des créateurs ou ceux qu'on appelle très approximativement des intellectuels ?

Je suis chez Chavaz le peintre.

C'était un peu comme les questions aujourd'hui. Je lui apporte une lettre, une protestation à parapher pour sauver le Rhône à Finges, protéger le site qu'il aime, qu'il connaît, où si souvent il a fixé entre un genévrier et un argousier, son chevalet.

Il me retourne lentement le feuillet.

-Je ne peux pas.

Il a peut-être joué avec une phrase. Dieu sait si les derniers grands endroits libres avec leur sève qui s'enfuit, lui étaient chers !

J'ai compris : plus d'agitation. Je goûte l'aube, le soir, des feuilles d'arbres qui traversent, palpent mon chemin. Les saisons me retiennent ; des toiles ?...

Ne me trouble pas, Maurice.

Voyez !

J'ai été encore plus surpris une fois, chez Roud plus jeune. Je lui tendais aussi une feuille, une demande d'un journaliste de la *Gazette de Lausanne*. C'était au moment des événements de Hongrie en novembre 56, les chars russes, Budapest en flammes, l'appel des écrivains hongrois !

-Je ne signe pas.

Dieu sait de nouveau s'il trouvait cela horrible. L'inefficacité de ce bout de papier, l'apparence d'action où l'on se blanchit soi-même pouvait lui apparaître. C'est si trompeur.

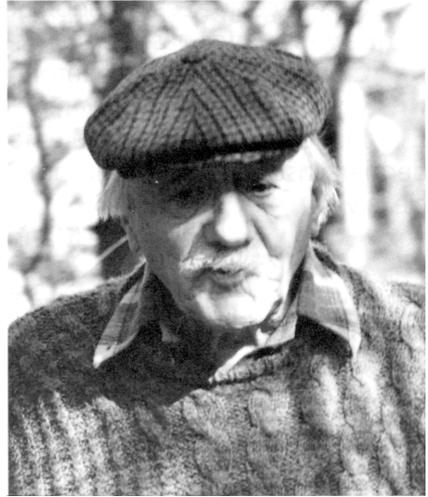
Mais quand même !

Il est resté silencieux.

Il est descendu en moi ceci :  
ou un vrai poème ou rien.

Un vrai poème répond à tout.

Tôt ou tard : une graine germe.



*Mardi 5 mai 1998, Le Châble*

*(Photo J.-P. Coutaz)*

Nous nous heurtons à des réalités implacables. En poésie aussi : d'où viennent donc les poèmes ? Un incident d'il y a très longtemps m'effleure ; je me trouvais à la Valsainte. J'ai partagé trois jours, trois nuits, la vie des Chartreux. Ce cristal liquide dans l'obscur...! les hymnes, les cantiques qui nous enlevaient dans la glaciale pureté de l'église au sein de la nuit. Comment être plus heureux et peut-être plus oubliés de nous-mêmes ? Or voilà ce qui était arrivé une fois : un vieux moine important qui ne pouvait participer aux offices parvint en se traînant dans les ombres jusqu'au chœur et cria aux psalmistes :

« Le feu a pris dans ma cellule ! »

Il n'y eut aucune réponse.

La louange de Dieu seul, la grande vague avec toute la mer en elle, flux et reflux d'une stalle à l'autre, continua jusqu'au bout. Ensuite on alla trouver le feu.

L'autre réalisme!

Par hasard n'est-il pas juste qu'il se manifeste ?

Si on réfléchit, on sait à peu près ce qu'est la Grâce.

Et je crois que ce qu'il faudrait entendre c'est ceci : nous sommes

tous concernés, je suis impliqué dans des péripéties, ces actualités qui m'échappent, qui m'assaillent.

Qu'est-ce qui peut en moi, maintenant - écriture, prière ou geste, ou pensées - répondre à la façon dont le bien et le mal se mêlent à ma propre vie, autour d'elle et en elle ? toutes sortes de bien, toutes sortes de mal, si intimes.

Et cela, c'est la clef qui va ouvrir l'inconnu (au-delà du bien et du mal) où nous allons tous. Il y a une «transcendance» pratique. L'ici et l'ailleurs attendent que je les explore en même temps.

Bouddha, les yeux ni ouverts ni fermés, souriait dans une grotte.

Je vais maintenant répondre à vos questions, quelles qu'elles soient, puisque je vous ai écrit sur ce qui a été une part assez sociale de mon ici et de mon maintenant : le temps de la guerre de 39-45.

Comme si on était dans un wagon, dans un train : le paysage file. L'existence fuit.

On peut bien parler des gares et se contredire. Ce n'est pas plus sérieux.

J'espère aussi, très heureux que l'occasion ce soit vous : que cela sera ma dernière interview.

Car les événements disparaissent, je me réserve à ce qui est derrière leurs miroirs.

*juin 1998*